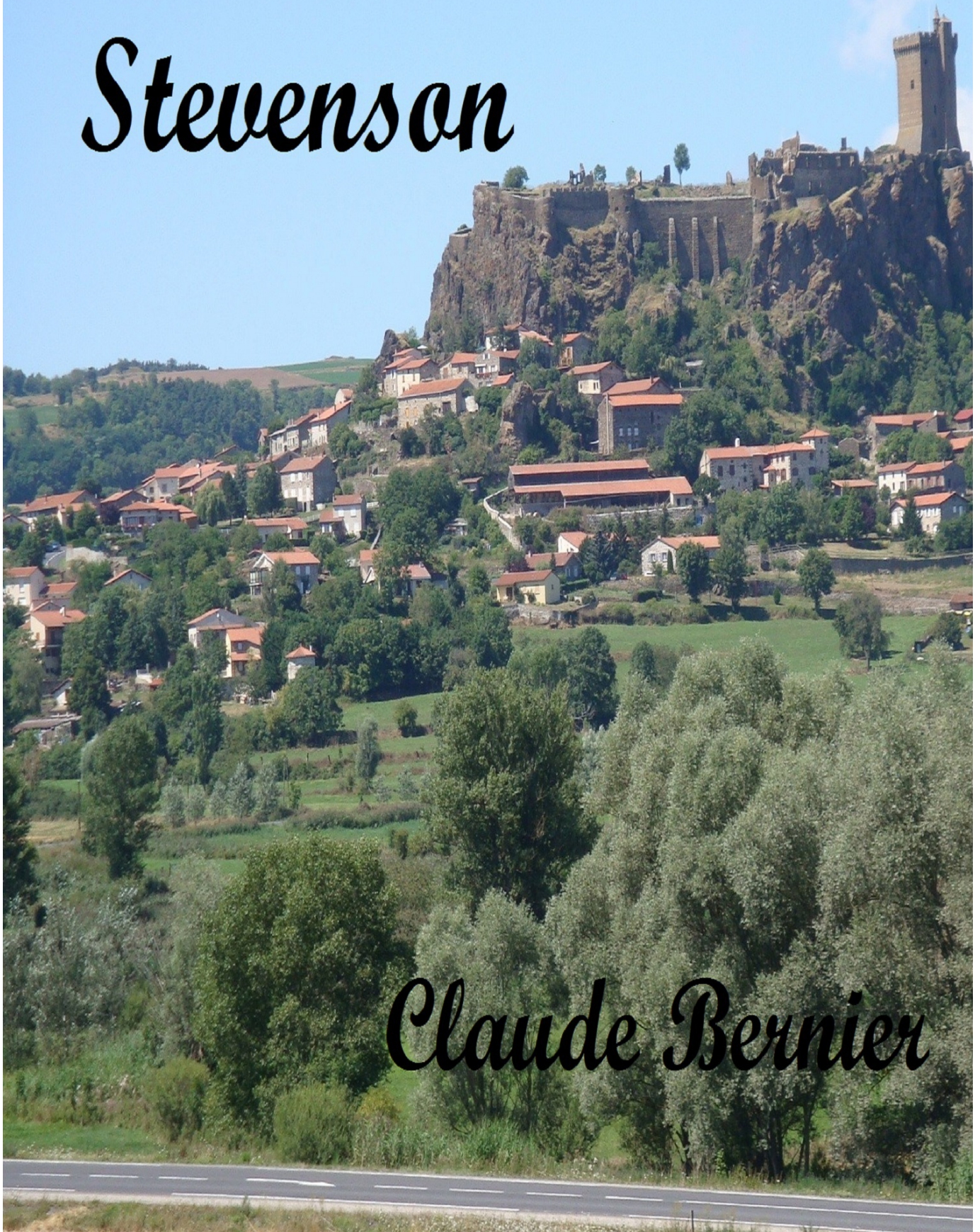


Le chemin de Stevenson

Claude Bernier



Claude Bernier

Le chemin de Stevenson

© Claude Bernier, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2058-9



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Lyon, gare Perrache, jeudi 15 mai, 6h30

La journée s'annonce resplendissante, le soleil inonde déjà la grande salle d'attente qui se remplit de voyageurs pressés de se rendre à destination. Au milieu de la bousculade, certains marchent à grands pas, d'autres trottent, une serviette à la main, vers le train qui les amènera à leur travail. Le stress habituel qui appelle au boulot éperonne le voyageur.

Sur le quai 15, le petit train régional pour Saint-Étienne n'arrive qu'à 8h 50. Plus de deux heures à tuer le temps. Après un léger déjeuner Chez Paul, croissant et café, je fais les cent pas au fond de la salle, à faible distance de la circulation effrénée.

Mon chemin est déjà commencé. Souvent je me suis demandé à quel moment mon chemin devenait effectif. À maintes reprises, lors des journées de préparation de départ, durant l'hiver, j'ai répété aux futurs pèlerins que leur chemin commençait dès leur prise de décision de partir sur un chemin de Compostelle. Quant à moi, au cours des années, ces départs ont pris une nouvelle signification. Après plus d'une dizaine de chemins parcourus, je ne connais plus le stress de quitter les miens, de prendre l'avion pour l'Europe. Une habitude s'est installée et m'est devenue familière.

Loin du Québec, au milieu de tous ces étrangers qui m'ignorent, je sais que mon chemin vient de commencer. Hier, j'ai quitté Valence en Espagne en laissant ma femme Micheline et ma belle-sœur, Yolande, poursuivre seules l'échange de maisons, chez Antonio et Joséfina, à Pedreguer. Durant le long trajet de nuit, en autobus, mon esprit a progressivement fait le changement vers mon nouveau projet. Ce matin, les ponts sont coupés, je ne peux plus reculer.

En me dirigeant vers le quai numéro 15, je reconnais les lieux. Je fais ce trajet pour une troisième fois. Jadis, le train m'amenait jusqu'à Puy-en-Velay, directement, mais cette année, des travaux sur la voie ferrée m'obligent à m'arrêter à Saint-Étienne pour prendre un autobus afin de me

rendre à destination.

Dans le train, une jeune étudiante a ouvert ses livres de classe devant moi. Nous sommes seuls dans cette section de la voiture. Je peux me laisser aller à mes rêveries en toute tranquillité.

Contrairement à bien de mes amis, j'aime voyager seul. J'ai toujours quitté les miens, seul, pour entreprendre un nouveau chemin. Parfois, j'allais rejoindre mon ami belge à Mariembourg ou je me rendais à tout autre lieu que nous nous étions fixé auparavant. Dès que je hisse le gros sac sur mes épaules, je ressens immédiatement des sensations qui me sont familières : je pars à l'aventure.

L'aventure est devenue pour moi une denrée dont je ne pourrais plus me priver : ne rien réserver, prévoir le minimum, rester ouvert à tous les événements dont j'ignore encore l'existence et aux personnes que je vais rencontrer. En somme, je sors de l'ordinaire et je pars vers autre chose. Je quitte le « chez-moi » douillet pour découvrir une autre vie, un ailleurs que je ne connais pas encore. Je devrai me prendre en mains, me débrouiller par mes propres moyens et faire appel aux autres, en cas de problème. « Aller vers les autres » est devenu le cœur de ma démarche, le principal facteur de changement dans ma vie. Seul, au milieu de milliers de gens qui ne me connaissent pas, je reste constamment à l'écoute de moi-même et attentif aux personnes que je croise, sous la forme d'un regard, d'un sourire. Une simple attitude fraternelle qui permet de vrais contacts humains. Loin de mon milieu, la perte des points d'ancrage habituels de mon quotidien crée un déséquilibre qui me force à faire un pas en avant, à sortir de moi-même. La richesse véritable de l'aventure repose dans ce geste.

Lors de mes départs pour l'Amérique latine, seul, sac au dos, bien de mes amis m'avaient prédit les pires malheurs. Et pourtant, je ne me suis jamais senti menacé. Habillé comme les gens du pays, sans parure et sans fausse fierté, j'ai cheminé parmi les pauvres comme l'un d'entre eux, sans jamais me faire importuner. La maîtrise de la langue espagnole m'a sûrement aidé. Pour connaître et apprécier les gens, je m'efforce d'abord de m'habiller et de vivre à leur manière. C'est la règle de tout aventurier.

Dans ce petit train qui m'amène à Saint-Étienne, je sens monter en moi ce souffle de liberté qui m'habite, à chacun de mes départs. Personne pour me dire quoi faire, comment m'habiller, où diriger mes pas. Durant 35 ans, comme enseignant dans une école secondaire, ma vie était rythmée par le timbre sonore de l'école qui m'appelait au travail. Aujourd'hui, vingt ans plus tard, j'apprécie plus que jamais cette liberté, cette vie au grand air sur les sentiers de l'Europe, cette attitude de vagabond qui chemine dans la nature, sensible au soleil cuisant, à la pluie et à la grêle, mais aussi au ruisseau qui gazouille, au vent qui chantonne parmi les feuilles des arbres, en résumé, à la nature qui me parle et m'enchant. Sur ces sentiers millénaires, je retrouve les joies de mon enfance, sur le chemin des vaches, à la ferme familiale, à St-Rémi.

En traversant la France, du Mont-Saint-Michel à la frontière espagnole, il y a quelques années, j'ai marché durant plusieurs jours avec Michel, un Français qui avait fait carrière à l'Institut océanographique de Brest, en Bretagne. Il me disait que la principale source de son bonheur sur ces chemins était de redécouvrir les joies de son enfance. Je crois qu'il en va ainsi pour tous les marcheurs qui acceptent de faire le silence, d'écouter la vie qui se déroule autour d'eux et en eux. Inévitablement, ces longues marches en solitaire nous conduisent vers notre monde intérieur et celui de notre enfance. Antoine de Saint-Exupéry écrivait : « Nous sommes de notre enfance comme nous sommes d'un pays. » Ce temps de réflexion, passé sur ces sentiers, seul avec nous-mêmes, nous ramène toujours à cette simple vérité.

L'arrivée à Saint-Étienne me surprend au milieu de mes rêveries. À peine descendu du train, l'autobus pour Puy-en-Velay s'arrête dans le stationnement des voitures. Je glisse mon sac dans la soute et monte dans le véhicule, presque vide. Au moment du départ, une dame, cheveux gris, bonne soixantaine, dépose le gros sac à côté d'elle. Une pèlerine, pensais-je. Dans deux soirs, au restaurant, j'apprendrai à la connaître davantage et nous marcherons plusieurs jours côte à côte, après l'accident de son compagnon de route. Pour l'instant, je me cale dans mon siège et reprends mes réflexions.

La première fois que je suis venu à Puy-en-Velay, j'accompagnais une dame du Québec. Lors de nos journées de préparation, apprenant que je partais la même date qu'elle, cette future pèlerine m'avait demandé de rester à ses côtés. Elle venait en France pour la première fois et ce voyage l'inquiétait. Une autre personne devait l'accompagner, mais durant les derniers jours, celle-ci était tombée malade et le médecin lui avait déconseillé de prendre l'avion. J'avais donc fait le voyage sans la perdre des yeux. Les multiples transferts de l'aéroport Charles-de-Gaule à Puy-en-Velay s'étaient faits sans problème, à son grand plaisir. Cependant, dès notre arrivée, la montée vers la cathédrale et le Grand Séminaire où nous espérions trouver une chambre, lui avait paru ardu. Elle préférait prendre une journée de repos avant d'entreprendre le chemin. Nous nous sommes quittés, le lendemain, au pied de la statue Notre-Dame de France.

Puy-en-Velay

Une demi-heure après notre départ, l'autobus s'arrête devant la gare des trains. Juste à côté, la gare modale semble condamnée. De grands panneaux de bois sont placardés dans les fenêtres et les mauvaises herbes ont déjà commencé à croître autour de l'édifice. Les voyageurs sont invités à entrer dans la gare ferroviaire pour se procurer leurs nouveaux billets ou appeler un taxi.

Sise sur une haute colline, la cathédrale domine la ville, à moins de 20 minutes de marche de la gare. Je ramasse mon sac et pars immédiatement dans sa direction. La nostalgie me conduit vers une petite pizzeria au pied des pentes, que je connais très bien. C'est là que j'avais soupé avec Ludovik, le soir qui marquait la fin de notre chemin de Cluny. Nous nous étions arrêtés là pour une bière et une bonne pizza, après que mon ami Flamand eut acheté son billet de retour pour Anvers, sa ville natale, et moi, mon billet pour *Irún* de l'autre côté de la frontière espagnole.

Parti seul du monastère de Cluny, je me proposais de faire ce chemin en solitaire. Pour la première journée, une petite étape de 18 kilomètres me semblait agréable. Or, dès le premier appel pour réserver un lit dans un gîte d'étape, on me confirme que toutes les places sont occupées et qu'il sera difficile de trouver à coucher dans la région. C'est le mois d'août et tous les Français sont en vacances. Pour les autres appels, je reçois la même réponse. Mes craintes se confirment, j'ai choisi la mauvaise période pour traverser l'ancienne Bourgogne. Finalement, à Cenves, la propriétaire de l'auberge m'explique que son établissement est complet, mais que je trouverai certainement un lit chez les sœurs. Je regarde dans mon guide : 42 kilomètres. Je prends mon courage à deux mains et je pars sans plus tarder.

À mon arrivée, vers 18h 30, une jeune religieuse d'à peine 20 ans s'excuse : un groupe de chrétiens italiens occupe les lieux. Reste une vieille remise près d'un cours d'eau, je pourrais emprunter un matelas et tenter d'y faire mon nid pour la nuit. Pendant que je m'installe, arrive un Flamand. Il

parle très peu français. Avec quelques mots d'italien, d'espagnol et d'allemand, nous réussissons à nous comprendre. Nous aménageons les lieux pour la nuit. Vers 20h, un Français se présente. Il aimerait bien lui aussi avoir une place pour la nuit.

Après un souper frugal servi par la jeune religieuse, une simple soupe, nous allons terminer notre souper tous les trois au bar du coin. Un homme du village s'invite à notre table. Il nous fait craindre le pire en affirmant qu'en cette période de l'année, les Français des villes viennent voir ceux de la campagne, tous les gîtes officiels sont remplis au maximum de leur capacité. Nous devons coucher dans les maisons de ferme. Pour cela, il va falloir réserver 24 heures à l'avance. Ludovik qui a saisi une partie du message se tourne vers moi. « Ich sprache nicht französisch » (Je ne parle pas français). Je comprends qu'il connaît peu la langue de Molière. Réserver une chambre en français devient pour lui impossible. Je me tourne alors vers lui et lui tends la main. Je lui réponds que nous allons faire ce chemin ensemble, que je ne le laisserai pas tomber.

Le lendemain, nous quittons les lieux tous les trois d'un bon pas. À notre pause du midi, nous avons perdu la trace du pèlerin français. À l'heure du souper, le Français ne se présente pas au rendez-vous, de même que deux Françaises qui avaient réservé au même camping que nous. Nous serons donc les deux seuls à poursuivre la route. Durant douze jours, nous avons fait ce chemin ensemble, en couchant dans des maisons de ferme, parfois dans la grange, d'autres fois dans la porcherie, mais toujours sous un toit. C'est ainsi que nous sommes arrivés côte à côte à Puy-en-Velay.

Notre chemin terminé, le soir du même jour, après une bière sur la terrasse et une excellente pizza dans cette petite pizzeria qui ne payait pas de mine, nous sommes revenus à notre gîte, plein de nostalgie de devoir nous quitter. Nous avons fait nos adieux dans une chambre du Grand Séminaire. Ludovik m'a donné une accolade que je n'oublierai jamais. Il partait tôt le lendemain matin. Il allait me laisser me reposer, car j'attendais l'arrivée de mon ami belge, Roger Thomas, en fin d'après-midi.

Quelques années plus tard, à Anvers, en visite avec ma femme et ma

belle-sœur, j'ai croisé Ludovik qui marchait en grande conversation avec une de ses filles. J'en suis certain. Nos regards se sont croisés une seconde. J'ai senti son hésitation et la mienne aussi. Sans nos habits de pèlerins, il n'est pas facile de se reconnaître. Il faut dire qu'il y avait aussi l'effet de surprise. Et ...nous avons poursuivi nos chemins.

Nos rencontres sur un chemin de Compostelle ont quelque chose de sacré. Il n'est pas facile de briser cette bulle qui nous envahit et nous enferme. Plusieurs pèlerins affirment : *ce qui est vécu sur le chemin, reste sur le chemin*. Aurais-je dû faire un pas vers lui ? Aujourd'hui encore, je n'ai pas de réponse.

Ludovik m'avait montré la photo de sa famille à quelques reprises. Ses deux filles ressemblaient tellement à leur mère. Ce pèlerin convaincu marchait pour sa femme et l'appelait tous les soirs. Cette dame corpulente était confinée à un fauteuil roulant. Le diabète avait fait son œuvre, on lui avait amputé les deux jambes. Sur la grande place d'Anvers, ce simple clin d'œil a soulevé tant de souvenirs ! Nous nous étions tout dit en allemand, en flamand, en espagnol et en italien lors de nos longues soirées, seuls au milieu des étrangers qui ne comprenaient pas que l'on puisse marcher ainsi de longues journées, alors que les voies routières, en France, invitent plutôt le voyageur à se balader sur les romantiques petites routes de la campagne française.

Les rencontres sur les chemins de Compostelle sont des moments uniques qui ne se refont pas.

Ce midi du 15 mai, en mangeant ma pizza, j'avais l'impression que Ludovik était encore à mes côtés. Son souvenir demeurerait bien vivant en ma mémoire. Faire un chemin avec une autre personne, partager heure après heure, jour après jour, les mêmes épreuves, les mêmes joies, crée des liens inoubliables que seule la mort pourra effacer.

Après le repas, je monte en direction de la cathédrale pour déposer mon sac au gîte des pèlerins. Un papier écrit à la main, collé sur la porte, explique que le gîte est complet, occupé par un groupe de jeunes marcheurs. N'ayant aucun espoir d'y trouver un lit pour la nuit, je me dirige alors vers